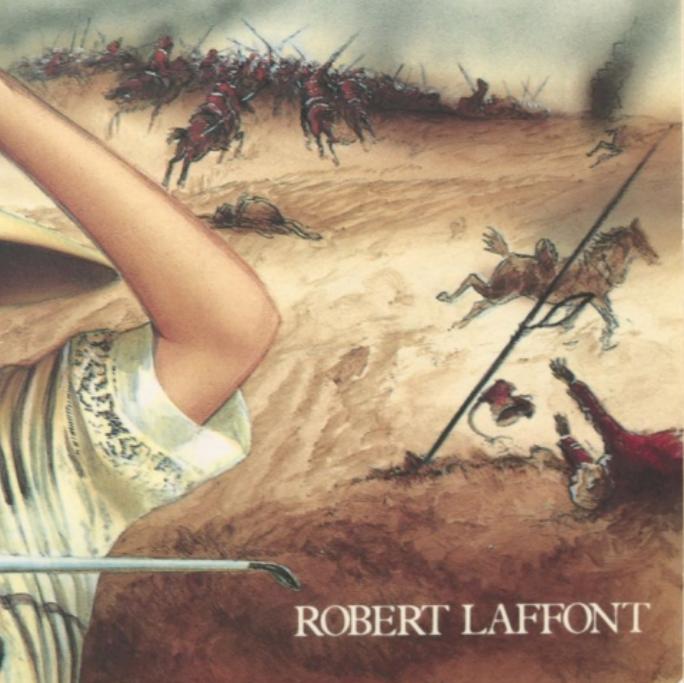
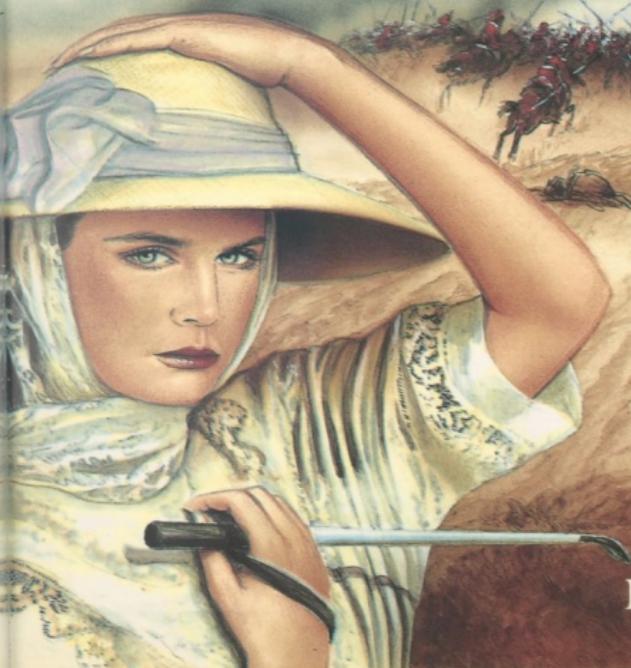


UN CHEVAL POUR L'ÉTERNITÉ



Albert Kantof

roman



ROBERT LAFFONT

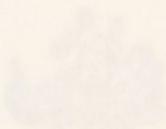
823

34

UN CHEVAL POUR L'ÉTERNITÉ

UN CHEVAL
POUR L'ÉTERNITÉ

UN CHEVAL POUR L'ÉTERNITÉ
PAR
LE COMTE DE LAUNAY
ET
LE MARQUIS DE LAUNAY



ÉDITIONS ROBERT LAFONT
PARIS

8° y 2
102691

DU MÊME AUTEUR

LES ENFANTS DE CHEUR (Julliard)

MEURTRE AUX LAMPIONS (Plon)

TANGO BRAVO (Plon)

SIMON LA BARAKA (Denoël)

JUDITH, LE COSAQUE ET LE COMMISSAIRE
(Denoël)

LE PARIÀ (Robert Laffont)

(avec la collaboration de Denys de La Patellière)

823

ALBERT KANTOF

UN CHEVAL
POUR L'ÉTERNITÉ

roman

804



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

01 - 13-08-1986 - 20559

UN CHEVAL
POUR L'ÉTERNITÉ



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1986
ISBN 2-221-04763-X

Exergue pour Jonathan Pierce dit « Gentleman » :

Monter à cheval enivre comme le vin. On part de la maison avec des intentions pacifiques mais, une fois en selle, on perd la raison et on commence à se balancer comme dans un rêve héroïque.

LAZA LAZAREVIC

Exergue pour Miss Abigaïl Cutter :

Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval.

WILLIAM SHAKESPEARE

Exergue pour le baron Louis-Gaston Balestrat de Montjay :

Il compara pour finir les gens du monde aux chevaux de course qui ne servent à rien, à vrai dire, mais qui sont la gloire de la race chevaline.

GUY DE MAUPASSANT

Exergue pour Jonathan Pierce dit « Gentleman »

Mieux à cheval sur le monde qu'un homme
de maison avec des intentions de faire
un jour en cela, on peut le voir en
comparer à la balance comme dans les
étranges

JACQUES LAFONT

Exergue pour Miss Abigail Cutler

Un cheval, un cheval, Miss Abigail pour
cheval

WILLIAM SHAKESPEARE

Exergue pour le baron Louis-Gaston Balthazar de
Montjoy

Il compare pour être les gens du monde
comme de ceux qui se savent à tout à fait
deux, mais qui sont la fleur de la race humaine

GUY DE MAURVILLE

SALOME ET ABIGAIL

Depuis des miles, les innombrables poteaux de séquoia émincés qui, réunis par un fil de fer barbelé, clôturaient la prairie portaient une marque évidée soigneusement au couteau. C'était un curieux dessin représentant un cheval ailé. Les terres à blé et à maïs succédèrent aux pâturages sans que le sceau du propriétaire changeât. L'œil mi-clos sous son panama blanc, Jonathan Pierce, qui s'était bien gardé de manifester le moindre signe d'éveil pour son compagnon au volant d'une Ford T, admira ce domaine dont les limites semblaient reculer à l'infini. Il pensa que celui qui avait réuni tant de terres d'un seul tenant avait dû être un manœuvrier implacable et doué d'un orgueil démesuré pour avoir voulu mettre sa griffe tant de fois répétée sur tout ce qui poussait, bougeait, se dressait sous cette portion du ciel texan. Combien de petits fermiers avaient dû être chassés d'une manière expéditive pour satisfaire cette boulimie d'espace ? Comme des pièces à conviction, de place en place, se dressaient encore quelques murs d'adobe à demi effondrés qui avaient dû constituer des demeures avant que leurs occupants ne fussent acculés à charger leurs maigres biens sur les chariots et à reprendre la route de l'Ouest. Ils étaient là comme des sortes de fantômes démantelés, témoins effrités, vestiges de foyers qui avaient pu être heureux et sur lesquels l'omniprésent maître des lieux n'avait tout de même pas osé imprimer sa chimère volante. Peut-être plus vraisemblablement parce que le vent et l'eau les réduisaient en poussière et que celui qui clamait avec tant d'acharnement et de morgue sa possession n'aurait pas supporté que son blason s'effaçât avec le

temps. Comme pour renforcer l'impression d'interdit qui régnait sur ce paysage âpre, ceinturé d'épines plus dures et acérées que celles des cactus, un bruit de pistons cliquetants monta des lointains et domina bientôt la pétarade de la Ford T.

Déjà une dizaine de tours métalliques, qui pouvaient faire penser à des machines de guerre, se profilait à l'horizon. Une forte puanteur d'huile lourde et de goudron pesa sur la nature entière alors que la voiture arrivait à la hauteur de ces constructions ajourées dont le long bras d'acier scintillant, terminé par une sonde, fouillait de plus en plus profondément le sous-sol comme un suçoir d'insecte géant. Brusquement, un puissant jet noirâtre jaillit au cœur d'une des charpentes, montant à plus de vingt mètres avant de retomber en pluie grasse et maculante sur les ouvriers en bleu de chauffe et bottés jusqu'aux cuisses qui tentaient de le juguler. C'était comme si la terre pelée, brûlée sur plusieurs centaines de mètres à la ronde et dont les rares arbres rabougris et effeuillés ressemblaient à des gibets, avait lâché un geyser gangreneux. Et pourtant les hommes hurlaient de joie tout en s'affairant. Jonathan voyait leurs bouches grandes ouvertes sur des masques de cambouis. A sa gauche, Johann Hitter, le conducteur qui l'avait pris en charge, claironna avec une emphase respectueuse :

— Le pétrole, Monsieur.

Comme il aurait dit Dieu, Dollar, l'Amérique ou Ford. Dans cette révérence, il y avait de l'émerveillement, de la fierté, de l'envie, du contentement, de la jalousie et de la frustration. Cocktail de sentiments qui révélait à quel point, après la grande aventure de l'or en 1896 (au cours de laquelle tant d'aventuriers improvisés avaient fini misérablement dans les solitudes glacées du Klondike), le naphte était venu prendre, pour les rapaces, le relais du premier pactole. Et il était vrai que le pétrole transformait en nababs ceux qui étaient nés coiffés dans ce Texas où le premier puits avait été foré à peine une décennie plus tôt. Mais combien y avaient laissé jusqu'à leur dernier cent, maudissant le Ciel de n'avoir atteint qu'une nappe souterraine cristalline, une eau pure pour laquelle, un quart de siècle auparavant, un fermier aurait rendu grâce au Seigneur à genoux ? Mais l'automobile avait changé cela. Et pour tout citoyen fier de la libre Amérique (Dieu sait si Johann Hitter estimait en être un !), ce paysage de terre percée jusqu'à

l'utérus, d'où jaillissait un plasma noir et luisant, était l'image d'un enfantement admirable : celui du Progrès.

Mais Jonathan Pierce était encore rempli de préjugés. Il aimait plus que tout la senteur des forêts, l'odeur des plantes, la rosée sous les étoiles pâlistantes, son pas d'homme, le galop d'un cheval et le temps qui passe comme au jour de la Création. En quelque sorte, quoiqu'il fût à bord d'une Ford T, il était déjà d'une époque révolue avec ses pistolets et ses petits cigares, et l'on pouvait se demander s'il pouvait être encore d'une quelconque utilité. Le pire étant que, conscient de cet état de choses, il ne s'en formalisait pas, indifférent à son propre devenir dans ce monde en transformation, songeant sans amertume qu'il garderait en lui la vision des grands espaces inviolés comme l'Indien presque centenaire croyait revoir les bisons sauvages après avoir mâché la feuille de coca. Nul n'y pouvait rien. La dernière image qu'il emporta du gisement pétrolifère fut celle du cheval ailé creusé dans l'arceau de bois surplombant les portes de l'enclos, au moment où un camion brinquebalant chargé de barils suintants franchissait l'entrée.

S'il avait existé un signe du zodiaque qui se fût appelé cheval, cet homme-là aurait sûrement rêvé de renaître au cours d'un des décans patronné par l'animal qu'il mettait au-dessus de tout, tant pour sa grâce, sa puissance et sa vitesse que pour son caractère. Par bien des côtés, il en avait d'ailleurs lui-même les traits : la réserve hautaine devant un étranger, le courage imperturbable dans la bataille et des décisions inattendues qui déroutaient totalement ceux qui croyaient lui imposer leur volonté. Plus d'une fois, il avait ainsi changé le cours de sa vie en montant en selle et en s'éloignant comme s'il était pressé de se débarrasser de la présence des autres humains. Et c'était bien la seule compagnie de sa monture qu'il désirait alors. Faisant même un détour pour éviter ses semblables, il allait alors à travers l'immensité, juste heureux d'entendre les fers tinter sur les pierres du désert, de tenir la bride sans contraindre et de voir progresser sur le sable une ombre demi-homme, demi-cheval. Alors, lui qui n'avait jamais cru au bonheur savourait un moment de réelle plénitude en se félicitant d'un accord si

parfait qui n'était pas donné à tous. Car cette même bête docile qui ne faisait qu'un avec son cavalier pouvait soudain se montrer rétive et fantasque si une main inconnue se posait sur le pommeau de la selle. Il était fort satisfait qu'il en fût ainsi, y voyant la preuve qu'il était choisi, accepté et non simplement supporté. Et cela lui réchauffait le cœur tandis qu'il venait à se retrouver avec toutes sortes de gens pour lesquels il n'avait jamais ni sympathie ni compassion, gardant cela pour le compagnon à tête oblongue et libre crinière. Peut-être fallait-il voir la raison de cette préférence dans les conditions singulières qui avaient présidé à sa venue au monde quelque quarante années plus tôt dans une petite cité de l'Etat de Géorgie.

Une nuit du printemps 1873 dans les faubourgs d'Anderson... La petite maison délabrée est tout ce qui reste de la fortune des Pierce autrefois riches propriétaires du comté de Géorgie. Après la capitulation des armées du Sud — huit ans déjà ! — un carpetbagger (appelé ainsi à cause du grand sac en tapisserie avec lequel les affairistes de New York ou de Boston débarquaient en pays conquis) a fait main basse sur la belle demeure patricienne entourée de bonnes terres et l'hôtel particulier qui se trouve à quelques rues de là. Démobilisé et sans le sou, Theodore Pierce ne pouvait payer les nouveaux impôts décrétés pour acculer les vaincus au désespoir et les ruiner définitivement. Tout a été vendu aux enchères. Truquées évidemment. Il n'y avait qu'un enchérisseur. Cela a juste payé les dettes. Depuis, Theodore qui jusque-là n'avait su que faire pousser par les mains diligentes des esclaves un excellent coton, monter à cheval, danser et tirer à la carabine, s'est échiné dans dix emplois de misère tout en demeurant un parfait gentilhomme du Sud. Pauvreté n'empêche pas des façons de grand seigneur. Les Yankees ne lui ont pas pardonné cet orgueil et cette réserve polie d'autant plus insultante. Et surtout pas sa manière d'être compatissant envers les Noirs qui, après l'abolition, n'ont, à des exceptions près, jamais été autant exploités dans les fabriques, et rejetés dans des quartiers à part.

Une nuit, Theodore Pierce a été retrouvé mort dans un fossé, la nuque brisée. Le coroner a conclu à un accident. Sans

doute ivre, aura-t-il été heurté par une charrette. Emilie Pierce a eu beau protester que son mari n'avait jamais bu un verre de trop. L'affaire a été classée. Enceinte, la jeune femme est restée sans ressources et n'a survécu que grâce à India, une mulâtresse attachée à son service depuis le plus jeune âge et qui a toujours refusé de la quitter. La servante gagne leur pain en lavant le linge des parvenus.

Il y a plusieurs heures qu'Emilie a commencé à ressentir les premières douleurs. Allongée sur le lit, le visage luisant de sueur, le corps déformé sous la chemise de nuit, elle attend que le long travail s'achève en elle. La photo de son mari défunt lui sourit sur la cheminée. India lui éponge le front. Elle a préparé des serviettes propres et un grand chaudron d'eau bout sur le fourneau de l'unique pièce. Ce ne sera pas le premier enfant qu'elle aidera à venir au monde. Du temps de la plantation, plus d'une négresse a fait appel à ses services. Cela évitera de payer un docteur. On entend un galop de cheval qui se rapproche. Et puis voilà que quelqu'un frappe à la porte. Avec précipitation. Avec angoisse, dirait-on. La matrone crie :

— Entrez !

Un grand nègre surgit. Son pantalon est déchiré et il y a du sang sur sa chemise. Comme s'il s'était battu. Il a l'air traqué et referme précipitamment. India qui ne l'avait jamais vu s'apprête à le mettre dehors. Il voit la femme couchée sur le drap humide de transpiration et qui tourne convulsivement la tête d'un côté, puis de l'autre. Il la supplie :

— Aidez-moi, Ma'me Pierce. Monsieur Pierce aurait pas dit non.

Les yeux marqués de profonds cernes noirs lui accordent quelque pitié. Il ajoute d'une voix essoufflée par la peur :

— Y a cette Blanche qu'a dit qu' j'ai essayé de la violer... J' sais pas pourquoi elle a raconté ça. Jamais j'ai touché à une dame...

Il suffit de le regarder pour savoir qu'il dit vrai. Alors que la douleur se fait plus aiguë et que son corps s'arque sous la pression de la volonté qui veut voir le jour, Emilie voudrait dire à India :

— Cache-le.

Elle n'en a pas le temps. Un autre bruit de cavalcade a retenti. Puis des voix d'hommes. Ils sont plusieurs cette fois. La

porte s'ouvre avec violence. Les trois individus qui entrent ont le visage masqué par une cagoule blanche. Leurs regards brillent par les fentes. Bien qu'elles n'en aient jamais vus, madame Pierce et sa compagne savent qu'il s'agit de membres du Ku Klux Klan, cette société secrète fondée en 1867 par des gens qui avaient intérêt à empêcher les Noirs de voter en les effrayant par des rites étranges. Toujours masqués et dressant de grandes croix de bois qu'ils incendient ensuite dans la nuit pour frapper les imaginations, ils se sont de plus arrogé le droit de rendre une justice sommaire envers tout homme de couleur accusé d'avoir manqué de respect envers une femme blanche. En les voyant, le fugitif tremble et claque des dents sans pouvoir se retenir tandis que celles d'Emilie grincent. L'un de terreur, l'autre de douleur. Sans se préoccuper de la parturiente, un des arrivants lance :

— Viens... ne fais pas d'histoire.

Les épaules du grand nègre s'affaissent. Son visage se vide de toute expression. Emilie va en appeler à la clémence des bourreaux improvisés. Mais cela lui est impossible parce que l'enfant arrive et qu'elle ne peut faire autrement que de crier sans fin. Résigné, le Noir se dirige docilement vers la porte. Le trio masqué oublie la femme en train d'accoucher. Seule leur capture les intéresse. L'un d'eux lie les poignets du prisonnier dans le dos. Avant de franchir le seuil, celui qui sait qu'il va être pendu se retourne et dit, simplement :

— Je m'appelais Jonathan, Ma'me.

A croire qu'il veut laisser une trace de son passage sur Terre. India attrape le nouveau-né qui pousse une sorte de feulement. C'est un garçon. La cavalcade s'éloigne. A l'instant de couper le cordon ombilical, la mulâtresse a l'impression d'être observée. Elle se retourne... La longue tête aux oreilles dressées d'un cheval la regarde faire par la porte que les chasseurs d'homme ont laissée ouverte. Sans doute la monture du nègre dédaignée par les soi-disant justiciers. Les grands yeux doux et un peu tristes paraissent s'appesantir sur le petit corps qui gigote dans les mains d'India. Et puis, comme s'ils étaient satisfaits de ce à quoi ils viennent d'assister, l'animal hoche les naseaux de bas en haut comme pour approuver, fait demi-tour et disparaît. Apaisée maintenant, Emilie prend son fils sans pouvoir oublier l'homme qu'elle vient de voir partir pour la

mort. Peut-être parce qu'elle veut penser à autre chose qu'à ce frère de race abandonné, India interroge :

— Comment vous allez l'appeler, c' bel enfant ?

Emilie sourit tendrement au petit être au visage tout plissé sous un toupet roux. Elle se souvient des derniers mots du nègre. Quelque chose la pousse à dire :

— Jonathan... ce sera Jonathan.

A chaque secousse, la capote claquait comme une voile et le pilote de la Ford T, cramponné au volant, avait bien du mal à rouler droit sur la terre tassée et gondolée par la sécheresse dont la dureté faisait trembler et ferrailler la carrosserie jusqu'au dernier rivet.

Johann Hitter était un voyageur de commerce en dessous féminins. Sa clientèle se recrutait exclusivement dans les bordels. Et Dieu sait qu'il y en avait au moins un dans chacune des petites villes du Texas, donc de quoi faire vivre sa nombreuse famille. Il n'avait pu s'empêcher de stopper en apercevant le grand escogriffe en redingote et coiffé d'un panama blanc qui attendait en solitaire au bord de la piste sans faire un signe. D'habitude il ne ralentissait même pas. Non par crainte de se faire voler l'automobile pour laquelle il avait versé 860 dollars. Le risque était minime. Seuls les initiés savaient manipuler cette mécanique dont on disait qu'elle allait éclipser le cheval. Synchroniser l'enclenchement de la batterie, l'ouverture du starter, les positions du vilebrequin et l'arrivée des gaz demandait un savoir-faire qui tenait, pour la plupart, encore de la sorcellerie. Preuve, du reste, que la chose était aussi délicate que mystérieuse, il n'était pas rare de voir un conducteur croiser les doigts avant de donner le premier tour de manivelle.

Non, il ne se serait pas arrêté simplement parce que, dans une grande nation de libre entreprise, il n'y avait pas de place pour un vagabond, donc un improductif. Encore moins à bord d'une Ford T, symbole même de ce système et de l'ascension sociale de ceux qui en tenaient le volant. Mais ce type-là lui parut d'une espèce particulière. Peut-être parce qu'il l'avait trouvé planté là, aussi désinvolte que s'il se fût trouvé dans quelque endroit civilisé avec son mince cigarillo allumé au bec,

les mains dans les poches, sans bagage visible comme s'il était capable de survivre de rien dans ces vastes espaces désertiques limités par des montagnes pelées. D'où venait-il ? Où allait-il ? Comment était-il arrivé là ? Autant de questions qui brûlèrent instantanément les lèvres du vendeur de « froufou » sans qu'il osât les poser. Le regard bleu, qui le fixait, avait quelque chose de glacé, décourageant toute curiosité qui lui fit aussitôt regretter d'avoir stoppé.

Au bout de quelques miles, les bras contractés, les épaules douloureuses, le représentant en lingerie fine (ce n'était qu'un petit homme fluet en complet-veston et canotier) ralentit et jeta un regard de côté. Son passager dormait comme s'il eût été installé dans le plus doux des sleepings ! Ecœuré, le « bon Américain », né quelque trente-cinq années plus tôt sur le pont d'un rafioteur d'émigrants entre Hambourg et New York, rêva à une terre parcourue par une multitude de petites Ford T dont toutes les passagères porteraient uniquement les corsets roses, les culottes de soie et les bas noirs que vendait un certain Johann Hitter. Et on l'eût choqué en lui affirmant que ce mirage, auquel il souriait inconsciemment à travers le pare-brise, n'était pas convenable.

Ils roulèrent encore un long moment avant d'apercevoir, dressée orgueilleusement sur une colline dominant les corrals, une imposante enceinte passée à la chaux qui enfermait de nombreux bâtiments d'adobe et une grande bâtisse en pierre de taille aux murs crénelés et flanqués de tourelles. Jonathan n'avait jamais vu pareille construction. De nombreuses et hautes fenêtres encadrées d'une bougainvillée violette humanisaient cette architecture de château fortifié sans lui ôter ce qu'il avait de souverain. Avec des méandres qui paraissaient n'avoir été tracés que pour le seul plaisir de rallonger, une route assez large descendait du porche monumental frappée de deux pégases face à face au-dessus des gros clous de cuivre qui en caparaçonnaient toute la surface comme une armure d'or roux. Cette voie, longue de plus d'un mile alors qu'elle n'aurait pu faire qu'à peine trois cents mètres, était de surplus parfaitement macadamisée comme si son promoteur avait voulu donner

l'exemple à l'Etat du Texas dont le système routier n'était encore fait que de pistes tôlees en été et ravinées en hiver sur lesquelles peinaient les automobiles.

Domaine sans limites visibles (cela faisait des heures qu'ils longeaient à près de trente-cinq miles à l'heure la clôture frappée du cheval ailé), cavalerie mythique, manoir, muraille éblouissante de blancheur, portail royal, saignée futuriste au travers de la déclivité harmonieuse des herbages où galopaient pur-sang et poulains et où paissaient des troupeaux innombrables de bêtes à cornes, tout dégageait une impression de richesse, d'ampleur, de volonté d'imprimer son goût et sa marque sur l'œuvre du Créateur.

Toujours dans la démesure, les battants monumentaux s'ouvrirent sur un petit convoi automobile qui dévala les lacets... Capoté de blanc, le véhicule de tête était carrossé d'un métal plus brillant que l'argent sur lequel tranchaient les quatre portes laquées noires. Un large marchepied supportait la roue de secours aux fins rayons entrecroisés comme de la dentelle et la boîte à outils en acajou. A l'avant fuselé, le radiateur en forme de fronton dorique était dominé par une statuette également argentée représentant une femme en voiles qui s'offrait au vent de la vitesse. Double regard pour percer les ténèbres, deux gros phares étaient fixés au-dessus des arceaux extrêmes du châssis à l'avant et leurs répliques plus petites flanquaient le pare-brise derrière lequel trônait la silhouette d'un chauffeur en livrée et casquette grises. Cette voiture, d'une ligne pure et d'un chic un peu guindé qui forçait le respect, filait sans qu'on entendît le moteur aussi proche de la perfection que son enveloppe. C'était une Rolls Royce « Silver Ghost » fabriquée en Angleterre et payée en bonnes livres sterling du roi George V. La Rolls Royce Ltd considérait comme un sacrilège d'accepter toute autre monnaie, le dollar y compris.

Fasciné par la prodigieuse machine qui ne faisait qu'ajouter à la singularité imposante du manoir, Jonathan la vit accélérer sans effort et distancer le camion qui la suivait. Il s'intéressa à ce dernier véhicule. Un hennissement vigoureux lui confirma qu'il avait été aménagé en van pour transporter un cheval. Une Ford T fermait la marche. A bord, trois hommes coiffés du large feutre texan tenaient une carabine entre leurs cuisses. Pas de doute pour Jonathan, l'animal dont il venait d'entendre le cri

devait être un crack. Dès qu'un cheval entra dans son champ de vision ou de perception, il sortait de son apparente indifférence. Pour lui, le paysage était à nouveau habité. Et son œil rapide en interprétait le moindre signe de présence équestre.

Déjà loin en avant, la Rolls Royce s'engouffra sur la piste bosselée sans qu'on vît tressauter la caisse, preuve de l'extraordinaire souplesse des amortisseurs dont n'étaient malheureusement pas dotés les véhicules économiques sortant des chaînes de Detroit. Elle glissa littéralement comme si les creux n'existaient pas, à une vitesse bien supérieure à celle des arrivants et sa capote ne fut très vite plus qu'un point blanc sur lequel se referma le nuage de poussière qu'elle soulevait dans son sillage.

Le double trait d'acier traversait plaines et déserts, franchissait les canyons et les fleuves sur des ponts qui semblaient défier les lois de l'équilibre, s'enfonçait au flanc des montagnes pour resurgir, tout aussi brillant et rectiligne, sur l'autre versant comme si les ingénieurs du chemin de fer avaient tenu à ce que rien ne vint détourner et rallonger son ruban, long de 3000 kilomètres, depuis Los Angeles sur la côte Ouest jusqu'à La Nouvelle-Orléans, au bord du golfe du Mexique. Le « South Pacific Railroad », sur des miles et des miles, tout au moins à travers le Texas, longeait la piste où les relais de diligence (appelés toujours ainsi quoique ce mode de transport eût définitivement disparu avec l'avènement de l'automobile et du camion) ne servaient plus que d'auberges et de postes à essence. Les fûts puants s'entassaient sous les auvents où, pendant plus de trois siècles, l'on avait attaché les chevaux dételés. Rien ne subsistait de la prospérité qu'avaient connue ces vastes bâtisses de bois dont plus d'une latte à moitié arrachée gémissait maintenant sinistrement au vent comme pour regretter les jurons, les claquements de fouet et les grincements de roue d'antan. Même la bonne et chaude odeur pimentée des haricots rouges du chile (qui auparavant cuisaient nuit et jour dans la marmite de fonte géante) ne flottait plus sur le patio désert. On y trouvait presque inévitablement un couple métissé, aussi déjeté que la demi-ruine qu'il gardait. Ces tenanciers perdus

n'avaient plus à offrir que des œufs frits accompagnés de tortillas au beurre de chèvre et d'un pot de café.

A son grand étonnement, ce fut devant un de ces vestiges presque fantomatiques de l'époque des calèches, des diligences et des charrois, situé à quelques dizaines de mètres de la voie ferrée, que Jonathan revit la somptueuse limousine arrêtée. Le représentant en lingerie fine ayant décidé d'y faire remplir son réservoir, ils vinrent se garer à côté, observant avec amusement le chauffeur en livrée qui faisait de grands moulinets des bras pour chasser les poulets étiques décidés à venir fienter sur l'argent et la laque. A si courte distance de la demeure seigneuriale, cette halte était inattendue. Les maîtres s'étaient sans doute installés dans la fraîcheur de la salle commune d'où parvenaient par la fenêtre sans vitre une voix féminine, jeune, impérieuse et un peu rauque, et le ton cassant d'un homme habitué à commander.

— *Si, Señor... Muy bien, Señorita...*

Le tenancier se confondait en politesses obséquieuses. Jonathan sortit de la voiture du représentant de commerce et s'étira. Il vit s'approcher le camion suivi de l'autre Ford T dans laquelle pointaient les canons brillants des carabines des trois gardes. Il allait tourner les talons et pénétrer dans l'auberge à la suite de son compagnon, lorsque le même hennissement vigoureux et chantant (qu'il avait tout juste perçu un peu plus tôt lorsque le convoi descendait les lacets macadamisés) le figea sur place, le cœur soudain battant, sans raison, comme s'il pressentait un événement grave et imminent. Comme si la Terre allait s'arrêter de tourner. Absurde. N'empêche que cela cognait dans sa poitrine alors que les deux véhicules aux portières frappées d'un pégase venaient stopper également devant l'ancien relais de la diligence. Sans doute l'appel d'un cheval impatient avait fait vibrer en lui la seule corde sensible qui lui restait et qui était comme la septième corde inconnue du banjo d'un négro.

Un homme sauta à bas de la cabine du camion tandis qu'à l'arrière quelqu'un soulevait la bâche.

Une longue tête fine et sèche, au fin poil noir brillant entre de petites oreilles dressées, aux grands yeux dorés où passaient des paillettes vertes au-dessus des naseaux bien ouverts et roses à l'intérieur, surgit d'abord au-dessus de la ridelle. Rapide, le palefrenier fit basculer le battant qui avait dû être calculé pour

permettre la descente aisée d'un cheval. Le pur-sang apparut, tenu par deux métis en chemise et pantalon de toile. C'était une jument anglo-arabe de six ans environ, à la robe de jais sous le satin de laquelle se mouvaient harmonieusement les muscles. Un peu longue de corsage sous le col impérieux, elle avait les flancs bien creux, le rein légèrement carpé, la croupe presque effilée et la jambe longue et nerveuse terminée par un beau jarret bas et fort.

Carabine en travers de la poitrine, les trois gardes, qui étaient sortis de la Ford T, ne purent refréner un mouvement de recul devant cette furie noire comme l'enfer aux yeux d'Eldorado qui dévala la passerelle, entraînant un des lads qui tirait désespérément sur la longe en criant et gémissant :

— Là... C'te cheval, y veut ma mort... tout doux, Salomé!... Jésus!

Jonathan se demanda combien d'années de sélection sévère et de soins attentifs avaient été nécessaires à la nature et à l'homme pour parvenir à un tel chef-d'œuvre. Il ne savait pas qu'il aurait dû compter en siècles pour remonter à l'origine. Bientôt deux cents ans. Si, lors d'une grande cérémonie, deux sangs royaux n'avaient pas allié l'Orient à l'Occident, Jonathan n'eût pas rencontré la cavale de ses rêves. De quelles noces naquit la civilisation du cheval la plus raffinée?

5 avril 1714... Tournés vers La Mecque, le Turc qui commande le vaisseau et l'ambassadeur du prince des croyants viennent juste de frapper une dernière fois du front les précieux tapis d'Ispahan étalés à la poupe, lorsque retentit le cri de la vigie :

— Terre!

Les deux personnages se redressent et regardent défilér les blanches falaises de Douvres sur lesquelles viennent s'abattre les déferlantes. Maintenant, le navire s'engage dans le large estuaire de la Tamise, qui va se resserrant, et tout encombré de lents marchands ventrus et de flottilles de pêche qui profitent également du flux. Débouquant d'un chenal, un bâtiment de guerre surgit brusquement par le travers, menaçant l'arrivant des vingt-quatre bouches à feu cuivrées de sa bordée de tribord.

Ce dernier met à la cape. Tandis que les voiles blanches s'amollissent et s'enroulent, les turbans pastel de l'équipage barbaresque, tout au long des vergues, ont la couleur des oiseaux de mer.

Sur le tillac du haut bord anglais, saluant du chapeau empanaché, un officier en habit de brocart chatoyant crie dans un porte-voix :

— Que Dieu protège notre cher et gracieux souverain George...

Du pont de l'Infidèle, un passager en gandoura de soie tressée d'or lui répond :

— Que le Prophète, qui veille sur mon maître, l'éclaire.

Et voilà que l'Orient et l'Occident font route de conserve, passant devant les petits ports où les barques serrées comme des harengs en caque déchargent la marée de la nuit que des charrettes tirées par de vigoureux normands emportent vers le marché aux poissons de Londres.

Dans sa longue-vue, l'Arabe suit un cavalier filant entre les montagnes de paniers agités d'une agonie argentée. La lentille grossit et détaille la monture depuis le mors jusqu'aux sabots. L'œil du connaisseur note les défauts de cette race anglaise un peu lourde dont il devine malgré tout « le sang ». Cette quintessence impalpable qui fait les chevaux les plus acharnés à se dépasser, que l'on ne peut pas plus matérialiser que l'aura du muezzin, l'éclat particulier d'une flûte berbère ou la présence omnipotente de Celui qui créa toutes choses. Le diplomate en robe de soie sourit de plaisir en observant dans sa lunette le galop du Norfolk sur le chemin de halage. Vraiment ce seront des noces royales. Celles de la puissance et de l'éclair.

Brusquement il n'y tient plus et, tel l'avare qui se précipite à la cave pour s'assurer qu'il ne manque pas une pièce d'or dans sa cassette, dévale les marches étroites qui s'enfoncent dans le ventre du vaisseau. Juste sous le pont, on a abattu les cloisons de palissandre du harem de l'émir pour installer une écurie. La litière fraîche dégageant une forte odeur de plantes séchées a remplacé l'épaisseur des tapis d'Orient embaumés d'effluves de santal.

Vêtus uniquement d'un pantalon rouge bouffant, des esclaves nubiens brossent deux superbes chevaux arabes — un étalon et une jument — petits de taille, le jarret nerveux, les

muscles très développés sous le réseau de veines affleurant la brillance (noire comme la nuit pour l'un, blanche comme la pureté même pour la seconde) de la peau, qui se laissent bichonner complaisamment comme, en d'autres traversées, les femmes du Commandeur des croyants, alanguies sur les coussins moirés à cette même place, s'abandonnent aux soins des servantes noires en picorant des loukoums dans les coupes de laque. L'arrivant compare le pur-sang à l'image du coursier qui impressionne encore sa rétine. Une impatience gourmande le prend de connaître le foal qui naîtra de ces créatures du vent de sable et de celles des vertes prairies du brouillard. Les premiers mots de la trente-deuxième sourate du Coran lui viennent à l'esprit : « Dieu qui a porté à la perfection ce qu'il a créé... » Soudain, il se hausse à l'essence supérieure, lui, qui par un croisement hardi, va parfaire l'Œuvre accomplie du Miséricordieux. Et, instantanément, il se repent de sa présomption. Est-il autre chose que l'instrument de son maître, le gardien de la Pierre noire de la Ka'ba, qui n'est lui-même que l'émanation du Grand Architecte ? Une autre sourate chante dans sa tête : « Pas une feuille ne tombe qu'Il ne le sache, pas un grain enfoui dans les ténèbres de la Terre qui ne soit inscrit dans son livre lumineux... » Il s'humilie silencieusement dans le Coran. Une voix le tire de sa rêverie contemplative :

— Seigneur... la Tour est en vue.

Il remonte sur le pont et s'immobilise derrière l'homme de barre. La rumeur de Londres vient déjà jusqu'à eux tandis que grandissent les hauts murs crénelés au sommet desquels claquent des oriflammes multicolores. Les forêts, les landes, les pâtures, les anses de pêche, les roses et blancs vergers du printemps ont laissé place aux docks sans fin, flanqués de part et d'autre d'entrepôts aveugles d'où des norias de portefaix semblables à des colonnes de fourmis entrent ou sortent en direction des navires à quai.

Maintenant, le vaisseau, parti plus de quatre mois auparavant de la lointaine mer Rouge, tire des bordées, au terme du voyage. Après être descendu tout au long de la côte d'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance, il a pris les vents de l'Atlantique droit au nord, essuyant tempêtes et mornes plats, perdant le quart de son équipage du scorbut par manque de viande fraîche et de citrons (alors que les deux cavales eurent toujours

leur ration d'avoine, d'eau non croupie et leur litière renouvelée tous les matins).

Sous la poussée des gardes, les battants monumentaux de la porte de la Tour s'ouvrent, lâchant une armée de laquais qui déroulent des tapis. En signe de bienvenue, les canons tonnent, les trompettes sonnent. Admirablement manœuvré, le bâtiment vient s'amarrer à hauteur du chemin de laine écarlate tandis qu'entre une double rangée de piquiers, le roi et la reine sortent de la forteresse, suivis de la cour, brocarts à ramages, soies chatoyantes, perruques, plumes, panaches et mouches assassines. Tous viennent prendre une place convenue, aux souverains les deux fauteuils, aux courtisans, les tabourets qu'une nuée de pages a disposés rapidement... Vu du tillac, on dirait la disposition d'un jeu d'échecs vivant car il n'y manque ni les tours en arrière, encore environnées de la fumée de la canonade, ni même les deux chevaux, un bai brun et une rouanne de pure race anglaise, dont les valets d'écurie en livrée royale ont bien du mal à maîtriser la fougue.

Les marins lancent la passerelle que l'ambassadeur, suivi des esclaves nubiens, descend à pas comptés, tandis que viennent d'être ouverts les panneaux spécialement découpés dans le pont pour accéder directement au gynécée transformé en écurie, et que la soute semble accoucher des deux petits chevaux. Ceux-ci s'élèvent à tour de rôle dans l'air au bout d'une machine de levage fort ingénieuse avant d'être déposés précautionneusement sur le quai où les géants noirs raziés dans les boucles du Nil les récupèrent.

Le roi George a fait un signe. Venant de l'arrière, les palefreniers au justaucorps frappé du lion couronné avancent, tirant par le bridon les fringants animaux élevés au bord du Wash, qui leur échappent soudain, et, libres de toutes entraves, filent droit vers les coursiers d'Arabie qui encensent comme pour les saluer. Tous les témoins sont figés de stupeur. Même les Nubiens ont reculé d'un pas comme si ce qui allait suivre devait échapper au commandement humain. Les quatre pur-sang se rejoignent, se flairent, naseaux à naseaux, se contournent, se frôlent et se caressent, robe contre robe, et, brusquement, le bai brun d'Angleterre se dresse et sert la blanche cavale venue d'au-delà des mers avec un hennissement sauvage.

De cette scène à laquelle il avait manqué un Thomas Gainsborough (dont la méticuleuse distinction d'une froideur si typiquement britannique eût gommé le détail choquant en le masquant sans nul doute par quelques gentlemen aussi élégants que compassés au premier plan) ou un William Hogarth (qui, donnant libre cours à son génie caricatural, eût justement insisté sur ce détail-là, le grossissant et en travaillant le reflet lubrique dans les yeux des spectateurs), il ne restait trace que dans le premier Stud-Book, la bible des grands chevaux de course (mais juste une mention des premiers croisements). Aussi, il eût été bien hasardeux d'affirmer que la jument, qui venait de surgir sous les yeux de Jonathan Pierce, possédait tel trait majeur, telle ressemblance précise avec les lointains ancêtres dont elle était l'aboutissement croisé. D'ailleurs, le desperado, ignorant ce répertoire des cracks et n'ayant jamais mis les pieds dans un musée où aurait pu se trouver cette scène de genre, ne pouvait se référer à rien d'autre qu'à sa propre intuition d' « homme de cheval » qui était incomparable. Un amateur de la Gentry eût fait remarquer que Salomé était la symbiose idéale du Norfolk et de l'Arabe, affinée de génération en génération par l'excellence des étalons et des poulinières sélectionnés après avoir vaincu à Newmarket (le premier hippodrome créé en Occident); il eût ajouté, pour montrer sa science, qu'il s'agissait purement d'un produit de la lignée des Godolphin Arabian, vainqueurs du Derby. Mais lui, Jonathan, ne vit que l'œil mordoré, le satiné noir, la jambe fine, la cambrure frissonnante, le jeu des muscles sous-jacents, le feu qui habitait ce grand corps. En fait, comme un blasé, qui ne différencie plus les femmes dans son lit, découvre brusquement au seuil d'un salon l'Unique, qu'il imagina en son adolescence et chercha jusqu'à l'insensibilité et qui est là, soudain, étrangère, appartenant à un autre, Jonathan venait de ressentir « le coup de foudre » (expression ridicule qui n'en qualifie pas moins parfaitement l'éveil brutal de la passion amoureuse la plus vive) pour ce bel animal qui, au lieu de tirer sans succès sur sa longe, venait avec une malice diabolique d'expédier d'un revers de sous-barbe à peine appuyé l'un des métis qui s'en vint bousculer

un autre palefrenier, les faisant mordre la poussière. Le premier lad gémit :

— Salomé!

Ce n'était qu'un aveu d'impuissance. En la baptisant de ce nom étrangement évocateur, son éleveur avait dû pressentir tout ce qu'elle posséderait de grâce, de séduction et de perversité. Semblable à la princesse dansant devant Hérode Antipas pour obtenir la tête de saint Jean-Baptiste, ne paraissait-elle pas exécuter des figures chorégraphiques autour du puits, esquivant joliment ses poursuivants qui s'étaient relevés, faisant mine de les attendre, crinière de jais au vent, l'œil ardent, les jarrets pour ainsi dire sur la pointe des sabots, pour filer et virevolter à nouveau sans jamais tenter de prendre vraiment le large, à la fraction de seconde où une main allait saisir la lanière de cuir. Sous ses sept voiles transparents, la juive ondoyant devant le chrétien n'avait pas dû être plus provocante, offerte et inaccessible. On eût bien surpris Jonathan en qualifiant ce tableau de sensuel et d'amoureuse sa propre réaction. Mais c'était bien de cela qu'il s'agissait. Son regard était captivé par Salomé comme un autre eût été ensorcelé par une femme. Brusquement, il y avait autre chose sur cette terre que le simple fait de survivre, de fumer des petits cigares et de nettoyer ses pistolets. A croire que la dureté d'obsidienne qui cloîtrait ses sentiments venait de fondre comme neige au soleil.

Il avançait. Impossible d'agir autrement. S'il s'en était abstenu, il ne lui serait resté qu'à se loger une balle dans la tête. C'était s'assurer de la réalité de cette vision ou passer soi-même du côté des fantômes. Abrisés prudemment derrière la Ford T, les trois gardes braquèrent leurs fusils vers lui. Il n'y prêta pas attention. Sentant une nouvelle présence en arrière, la cavale fit volte-face. La crinière lui retombant sur les yeux, ne laissant filtrer que des paillettes vert et or. Elle le découvrit et s'immobilisa. Un instant, les témoins eurent l'impression que l'homme au panama blanc et le cheval de sang se détaillaient mutuellement. Dans le silence soudain, on entendit respirer fortement la jument qui secoua gaiement sa tête oblongue de gauche à droite, remettant en place ce qui ressemblait à une chevelure et ouvrant la bouche comme si elle allait parler. Ses grandes dents bien plantées étincelèrent dans un palais rose et noir. Jonathan sourit avec tendresse. Cela ne lui était plus arrivé depuis plus de

vingt ans. Profitant surnoisement de cet état de grâce imprévu, un des métis progressa comme un reptile, ressaisit une des longes et s'y accrocha. Tirée brutalement de cette sorte d'extase, Salomé rua sans succès cette fois et hennit. Jonathan crut entendre un appel à l'aide et fit quelques pas de plus pour s'interposer... Un coup de feu claqua. Le sable s'étoila entre ses bottes. Le chauffeur de la Rolls Royce parut surpris et peiné par une manifestation si peu civilisée. Le garde qui venait de tirer fit jouer rapidement la culasse pour éjecter la douille et recharger. Ses acolytes avaient le doigt sur la détente. Quoiqu'il eût une envie folle de leur montrer le canon de ses pistolets, Jonathan se garda bien de tout mouvement dont ils auraient pu se prévaloir. Dans son dos, la voix de femme au timbre un peu rauque, qu'on avait entendue un peu plus tôt par la fenêtre ouverte, interrogea impérieusement :

— Que se passe-t-il, Quinn ?

Le tireur, un beau garçon bronzé, le large feutre texan de travers et un foulard désinvolte noué autour du cou, ricana :

— C'est c't' étranger, Mademoiselle Abigail... l'allait s'approcher de Salomé...

La même voix aux résonances sourdes, comme blessées, laissa tomber :

— Alors, vous avez bien fait, Quinn. S'il insiste encore... visez les jambes.

Les deux lads parvinrent à maîtriser l'animal piaffant en le maintenant très court. N'y pouvant mais, Jonathan se retourna sans hâte excessive, mais non sans curiosité. Les inflexions voilées avec lesquelles avait été donné cet ordre l'intriguaient. La jeune fille qui se tenait dans l'encadrement de la porte de l'auberge ne devait pas avoir dépassé vingt ans. Pas très grande mais parfaitement proportionnée, elle lui serait arrivée au menton. Une jupe droite et mi-longue, soulignant une taille qu'il aurait pu encercler avec ses deux mains d'homme, tombait sur des chevilles prises dans de fines bottes lacées à talons hauts. Les seins fermes et dressés pointaient à travers le corsage blanc sans col. Un canotier de paille aérien était posé sur la longue et lourde chevelure noire tombant jusqu'au creux des reins et qui encadrait un visage à peine métissé par les pommettes un peu hautes d'Indienne et les yeux en amande frangés de longs cils, d'une couleur vert pâle qui ne pouvait être

qu'un héritage de la race blanche. Le menton était un peu trop volontaire. Les lèvres, charnues et bien rouges comme celles des Andalouses. Le nez, petit, frémissant et à peine busqué. Ce qui donnait du caractère à un visage qui n'eût été, autrement, que ravissant. A son teint hâlé et à ses épaules rondes et dorées que le décolleté laissait entrevoir, il était facile de deviner qu'elle n'était pas demoiselle à craindre le soleil, contrairement à une mode qui exigeait des femmes qu'elles veillent à garder une peau d'une blancheur de magnolia pour se distinguer du commun. Teint dont Jonathan était doté naturellement et qu'il considérait un peu comme une tare parce qu'il lui donnait un aspect délicat.

En cette jeune personne que « les gens du monde » auraient qualifiée de sang mêlé ou de sauvageonne si elle n'avait pas été la fille d'un homme qui possédait un ranch aux dimensions d'un comté et roulait en Rolls Royce (ce qui les faisait se contenter du vocable « originale », tout aussi socialement suspect, mais moins péjoratif), il discerna instantanément les influences d'une ascendance où l'on aurait trouvé pêle-mêle les conquistadores, les sacrificateurs de l'Inca et les émigrants du « Mayflower ». Orgueil, cruauté, non-conformisme, il pensa qu'elle était, tant au physique qu'au caractère, un cocktail aussi parfaitement dosé, explosif et accompli que la jument anglo-arabe dont il entendait le raclement des fers impatient dans son dos. La jeune fille dut lire une comparaison de cette sorte dans son œil, car, tout animée d'une colère qui la faisait rosir sous le hâle, elle tourna vivement les talons et manqua bousculer un sexagénaire bien mis à la chevelure argentée qui, avec plus de discrétion que le représentant en lingerie fine accouru en badaud, avait observé cette scène par-dessus son épaule. Elle dit :

— Excusez-moi, Grand-père.

Féline, elle fit volte-face et s'avançant lança de sa voix rendue encore plus rauque par l'irritation :

— Si vous voulez bien me laisser passer !

Moqueur, le desperado ôta son couvre-chef, découvrant sa tignasse rousse, et « très gentilhomme du Sud » proposa :

— Puis-je vous offrir mon bras, Mademoiselle ? Je ne voudrais pas manquer aux bonnes manières.

Abigaïl le regarda comme si elle allait le gifler et, poursuivie par son rire ironique, partit d'un pas rageur ralenti par sa

jupe étroite en direction de Salomé. Le canon du fusil du garde qui avait déjà tiré brilla imperceptiblement. Son visage de beau gosse était soudain agité d'un petit tic nerveux. Mais, avant que son doigt pût appuyer sur la détente, les pistolets avaient jailli aux poings de celui qu'il avait pris pour cible et le menaçaient ainsi que ses deux acolytes, qui lâchèrent instinctivement leurs carabines. Les crosses firent un bruit mat en tombant sur le sable.

L'homme à la chevelure blanche ordonna :

— Laissez tomber, Quinn !

Le jeune bellâtre parut faire un violent effort sur lui-même. Au-dessus du foulard vert d'eau (la couleur des iris de la jeune fille), les veines de son cou se gonflèrent et ses lèvres se retroussèrent comme la lippe d'un chien à qui l'on interdit de mordre. Le canon de son arme s'abaissa. Aussitôt, les pistolets disparurent dans les poches profondes de la redingote aussi mystérieusement qu'ils en avaient surgi. Le maître d'équipage qui venait de calmer le jeu acheva :

— Il n'y aura pas d'histoires, Monsieur, si vous n'en cherchez pas... Mais un conseil. Dans notre Texas, nous n'aimons guère les inconnus qui tournent autour de nos filles ou de nos chevaux.

Sur ce, il se dirigea vers le chauffeur de la Rolls Royce, qui ôta respectueusement sa casquette pour écouter ses instructions. Jonathan regarda vers cette statue équestre vivante que formaient Abigaïl et Salomé. Un désagréable sentiment de jalousie lui pinça le cœur en voyant la jument dodeliner tendrement de la tête, yeux dans le vague, sous la petite main qui lui flattait la crinière. Sans doute assurée de son empire sur ce bel animal, la jeune fille souriait avec un air de défi possessif. Brusquement, Jonathan réalisa que quelqu'un d'autre fixait ce tableau avec une profonde amertume. Quinn n'avait pas bougé, comme pétrifié, alors que ses comparses s'en étaient allés tirer un seau d'eau du puits et que le tenancier versait quelques gallons d'essence dans le réservoir de la Ford T du commis voyageur. Mais ce n'était pas sur le cheval que le cow-boy s'hypnotisait douloureusement. Mais sur Abigaïl hautaine et méprisante.

Pourtant Quinn savait que le maître le ferait chasser du « Cheval ailé » comme un voleur s'il venait à deviner juste un soupçon des sentiments et des images qui agitaient son esprit parfois jusqu'à l'égarément. Avec, en prime, une sévère correction. A titre d'exemple. Afin que les autres employés au ranch se mettent en tête qu'Abigaïl était plus éloignée d'eux que ne s'y trouvaient le soleil et les étoiles. Et encore, l'astre, il était permis de le fixer. Tandis qu'envers la petite-fille du patron, mieux valait n'avoir que du respect et de la soumission dans le regard. Alors, avec un tel tabou (Quinn s'en réveillait brusquement certaines nuits, pris de panique), le moins qui l'attendait, si Thomas Cutter apprenait certains faits, c'était un solide collier de chanvre attaché à une branche haute. Sans compter qu'il le ferait sûrement châtrer avant qu'on ne le lui passe. Ces nuits-là, le cow-boy, trempé d'une mauvaise sueur, revivait jusqu'à l'obsession le moindre détail de cette matinée du début de l'été.

Les lèvres assoiffées d'un goût de framboise, les paumes à vif de ne pas retrouver le satiné d'une peau, les doigts désespérés de ne pétrir et caresser que du vide, le sexe brutalement dressé jusqu'à la douleur, il se demandait sans fin si cela était vraiment arrivé. Et ce mélange d'interrogation, de désir et d'épouvante lui procurait une sorte d'extase qui le tenait éveillé jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Alors, le dimanche, il espionnait les femmes de chambre au béguin de dentelles, le maître d'hôtel en queue-de-pie et les valets en gilet rayé, qui quittaient les communs pour aller prendre leur service dans la grande maison. Dans une espèce de délire, il traversait en rêve avec eux les salons aux meubles sans prix, montait le moelleux chemin rouge de l'escalier monumental, pénétrait dans la chambre d'Abigaïl toute de bleu pâle avec un lit à baldaquin et une salle de bains attenante. Une des seules du Texas. Il connaissait ce décor par ouï-dire. Orgueilleuse du cadre dans lequel elle officiait, la domesticité ne demandait qu'à en décrire les merveilles à ceux qu'elle considérait comme des vachers (à peine plus que des Mexicains et des Indiens et certainement d'un rang inférieur aux serviteurs des maîtres quoiqu'ils fussent gens de couleur). Pork, le majordome aux tempes argentées, était intarissable à propos du salon Louis XV, de la salle à

manger Chippendale, des porcelaines de Limoges, des cristaux de Bohême, des rideaux de damas, du bureau Empire, des tableaux de Bonnat. Toutes ces choses que le nègre détaillait en arrondissant la bouche ne représentaient rien aux yeux de Quinn. Pour lui, le seul trésor de la vaste demeure était Abigail. Et même lorsque Pitty, la camériste, s'extasiait sur les robinets d'or de la baignoire de la jeune maîtresse, il n'imaginait que l'eau ruisselante sur le corps qu'il avait tenu, caressé, possédé une seule fois comme si ce don unique n'avait eu lieu que pour mieux le désespérer en ne lui laissant que le regret, la faim et la hantise de ce qui ne lui avait plus jamais été accordé... Depuis ce matin d'été où le temps pour lui s'était figé. Un certain dimanche livré au diable.

En sortant de la chambre, quoique le jour vienne juste de se lever, Quinn a l'impression qu'il pourrait découper des tranches de chaleur tant la fournaise est déjà compacte. Un fantastique flamboiement embrase toute la plaine jusqu'aux montagnes violettes et pourpres. Le ciel est comme une grande muraille bleue et lisse. Il hésite au seuil, se demandant s'il ne ferait pas mieux d'imiter les deux rancheros de garde avec lui dont les ronflements sonores lui parviennent à travers les cloisons. C'est le jour du Seigneur. Le reste de l'équipe est descendu en ville, la veille au soir. A l'heure qu'il est, plus d'un doit cuver son whisky dans les bras d'une putain ou allongé sur le trottoir de bois devant le saloon. Un instant, il pense à la blonde Jenny dont il est un des habitués. Une bonne fille bien roulée et dont Quinn a l'impression qu'elle en pince un peu pour lui sans savoir que tout l'art d'une prostituée consiste à faire croire à chaque client qu'il est un peu plus que les autres. Il a une brusque érection à la pensée de la nuque blonde se courbant vers son entrejambe. La brûlure de l'air et cette excitation le poussent vers le puits, à la recherche d'une fraîcheur même provisoire. Il ôte sa chemise, hésite un bref instant, le temps de se dire :

— Même s'il y a une de ces négresses au carreau, elle verra juste comment est bâti un Texan.

Puis décidé, il tire ses bottes et achève de se dénuder. Il

lance le seau dans le vide d'où remonte une forte odeur d'humus et tire.

C'est alors qu'il a la sensation de ne plus être seul. Il pose le récipient débordant sur la margelle. La seule chose dont il est certain, ce ne sont pas des yeux de nègre qui l'observent. Ça ne lui ferait pas cet effet-là. D'être jaugé comme un bœuf ou un esclave. Sans bouger la tête, il jette un regard de côté...

Jodhpurs, chaussures à talons plats, chemise de vacher à grands carreaux, la petite-fille du patron est appuyée à la balustrade des écuries, souriant étrangement tandis que ses mains jouent avec une fine cravache. Un petit foulard vert d'eau est noué autour de son cou. Un instant, Quinn se sent encore plus nu s'il était possible et voudrait disparaître. Et puis, quelque chose dans l'attitude de la jeune fille lui donne l'audace de faire comme s'il n'y avait là rien de choquant. Il fait mouvoir ses muscles lisses et bien proportionnés, tendant même ceux des fesses pour paraître plus grand et plus svelte. Abigaïl ne bouge toujours pas (seule, la qualité de son sourire montre qu'il ne s'agit pas d'une attitude totalement naturelle). Une cicatrice griffe le flanc droit du cow-boy. Un coup de corne reçu dans un rodéo. Saisissant le seau, il lève les bras très haut pour qu'elle voie bien la marque de l'ancienne blessure (afin qu'elle sache quelle sorte d'homme il est), et se déverse le contenu sur le crâne. L'eau glacée lui brouille la vue. Quand il regarde à nouveau en direction des écuries, la jeune maîtresse du « Cheval ailé » n'est plus là. Il en ressent un certain dépit. Le plaisir trouble qu'il vient de prendre à cette exhibition lui a remis les nerfs à fleur de peau. Et la chaleur est de plus en plus écrasante. Il ramasse ses effets, regagne sa chambre et s'allonge, mouillé encore, sur l'étroite paillasse.

Un peu plus tard, une toux et des bruits de bottes annoncent le réveil de ses compagnons. Les portes claquent. Une voix d'homme appelle dans le couloir :

— Quinn... eh, Quinn...

Il ne répond pas, suivant la lente progression d'un scarabée vert et or sur le rebord de la fenêtre. Des éperons tintent maintenant dans la cour. Les deux cow-boys vont sans doute dévorer une platée d'œufs frits à la cuisine. Le silence retombe sur le baraquement. Les antennes du coléoptère bougent méca-

niquement. Quinn laisse vaguer sa pensée... Il a entendu parler des parents d'Abigaïl par un des anciens employés :

— C'était juste avant 1900, quand le pétrole pissait pas encore dans la Prairie, mon vieux. Une nuit, le patron et son fils ont eu une scène terrible qu'on entendait jusqu'à nos baraques. Faut dire qu'en ce temps-là la grande maison était encore juste qu'une ferme...

Un autre cow-boy s'était mêlé à la conversation :

— T'as raison. C'était aux Pâques du Siècle. Même qu' ça aussi été l'année où y z'ont amené l'électricité et qu' les derricks se sont multipliés comme les pains de Jésus.

Le premier avait ignoré l'interruption :

— Tu me croiras si tu veux, le lendemain, le vieux, qui était alors dans la force de l'âge, a galopé, déjeuné et fumé son havane comme si de rien n'était. Et puis, cinq ou six ans plus tard, l'est parti dans l'Est et l'a ramené Mademoiselle Abigaïl qu'était encore qu'une bien jolie petite fille... et pour qui, depuis, rien n'a jamais été trop beau.

Quinn avait demandé :

— Et le fils et sa femme ?

L'autre avait ricané :

— La femme... personne a même jamais su qui c'était et j'en connais pas un qui aurait osé questionner pour savoir comment ils étaient morts.

Venant du couloir, les craquements du plancher sous un pas léger tire Quinn de sa rêverie. Le scarabée bascule dans le vide. La porte s'ouvre lentement. Le cow-boy retient son souffle, pressant ce qu'il ne peut deviner, ce qu'il ne devrait surtout pas espérer.

Abigaïl entre dans la chambre. Elle le fixe à l'abri de ses longs cils, lui imposant le silence, tandis qu'elle se dévêt sans hâte excessive. D'abord la chemise à carreaux qui révèle la rondeur des épaules et leur doré souligné par la lingerie de linon masquant la naissance des seins. Il ne la voit même pas quitter ses chaussures. Les jodhpurs de toile glissent sur les cuisses qui ont la même matité que la peau du buste comme s'il lui arrivait de prendre le soleil sans la moindre protection, découvrent les jambes bien faites. Quinn ne respire plus, prisonnier de sa propre nudité, de cette intimité qu'il sait sacrilège.

Soudain, elle est debout, tout près de lui, uniquement

vêtue, parée serait plus juste, d'une fine chemisette à la blancheur transparente. Bêtement, Quinn se dit qu'elle ne porte pas de corset comme Jenny. Et il regrette un peu le plaisir de délayer cette chose baleinée où semble enfermée la pudeur des femmes. Sa propre mère n'aurait jamais osé passer une robe avant d'avoir serré ce rempart de respectabilité. Du coup, sa visiteuse prend des allures de sauvageonne et il en oublie qu'elle est la petite-fille de Thomas Cutter. D'ailleurs, n'y a-t-il pas de l'Indienne dans ce teint légèrement cuivré, cette taille de liane et cette allure tout à la fois dévergondée et farouche ? D'un mouvement souple, Abigaïl fait glisser l'ultime vêtement qui protégeait la poitrine haute et ferme, un peu forte, le ventre bien plat souligné d'une toison sombre. Elle s'allonge près de lui sur le lit étroit qui sent le palefrenier. Quinn est hypnotisé par ce regard impérieux qui lui commande d'agir. Il est comme le lièvre des collines fasciné par un crotale. Des lèvres tièdes se posent sur les siennes. Des seins durs dont il sent les pointes dressées s'appuient à sa poitrine. Son sexe vigoureux écarte les cuisses satinées. Devrait-il en mourir que plus rien ne l'arrêterait maintenant. Ils font l'amour. Maladroitement, sauvagement et sans un mot. La jeune fille n'a pas un gémissement lorsque l'homme lui perce l'hymen. Les yeux grands ouverts, on la dirait même tout juste intéressée, curieuse de ce qui va suivre. Et puis, Quinn jouit brutalement en elle.

Par la fenêtre, un cheval piétine sur place. Une voix d'homme lance :

— C'te Quinn a dû aller vers le canyon ousque les jeunes veaux étaient hier...

Abigaïl se lève et se rhabille. Quinn cherche désespérément ce qu'il devrait dire. Vêtue, elle est redevenue la jeune maîtresse du « Cheval ailé ». Du pied du lit, elle le toise, glacée, presque méprisante :

— Ne vous faites pas d'idées, Quinn... je voulais simplement que ce soit fait.

Il a soudain un goût amer dans la bouche. Il voudrait parler. Elle l'en empêche.

— Et si vous racontez quoi que ce soit, je vous tuerai, Quinn.

Et, alors que la porte se referme, il sait qu'elle le fera. Seule

trace de son passage, oublié, le petit foulard fait une tache verte sur le plancher.

Sans rien connaître de cette scène, Jonathan perçut instantanément le joug qui asservissait le cow-boy à cette créature arrogante. Il en conçut une sorte de pitié à son égard. Peut-être parce que lui-même réalisait à quel point le bel animal, avec lequel Abigail faisait corps, lui était inaccessible.

Ce fut alors qu'on entendit, courant dans la prairie, le sifflet nostalgique de la locomotive tandis qu'un panache de fumée montait dans l'azur, se rapprochant comme un serpent qui déroule ses anneaux. Le bruit sourd et trépidant du convoi martelant le rail se rapprocha rapidement. Sur un signe, les métis ressaisirent les longes et maintinrent Salomé, rétive. Les aubergistes et toute une marmaille morveuse surgirent au seuil de leur misérable établissement. Le chauffeur de la Rolls Royce avait commencé à sortir du coffre des bagages en peau de porc frappés d'un cheval ailé comme si leur propriétaire marquait au fer tout ce qui lui appartenait, domaine, bêtes et choses. Certains ajoutaient même, *mezza voce* :

— Les hommes également, comme le diable laisse son empreinte sur ses créatures.

Tiré par un monstre d'acier sifflant et crachotant de plus de soixante tonnes dont la jupe de métal ajouré balayait la voie de tous les obstacles qui auraient pu s'y trouver, le train surgit à la sortie d'une courbe. On put lire en majuscules noires « South Pacific Railroad » sur la dizaine de longs wagons jaunes qui le composaient. Seul le dernier ne portait pas cette fière inscription mais, comme sur tant de choses dans ce comté, un Pégase dont l'or scintillait sur la couleur ivoire. Un fourgon lui était accolé.

Dans un grand vacarme de jets de vapeur, de freins grinçants et de bielles cognantes, le convoi vint stopper à la hauteur du vestige de la grande époque des diligences. Intrigués par ce qui paraissait un arrêt inopiné, tous les voyageurs se penchèrent aux fenêtres tandis que la machine à l'arrêt haletait régulièrement. Dévalant le marchepied, le chef de train, sa casquette d'uniforme à la main, vint respectueusement au-

devant de Thomas Cutter et de sa petite-fille. Ployant sous les sacs et les valises, le chauffeur en livrée et un des gardes précédaient une Salomé sous pression retenue fermement par les métis. Carabine au poing, Quinn et un autre de ses acolytes fermaient la marche. Rien ne marquait mieux la réelle puissance du maître du ranch du « Cheval ailé » que cet arrêt d'un des grands rapides des Etats-Unis dans ce décor presque sans vie. Même les trognes noircies du mécanicien et du chauffeur de la locomotive étaient penchées à l'extérieur.

Du fourgon, des mains lancèrent une passerelle sur laquelle les palefreniers entraînent le pur-sang rétif. Avant de disparaître par l'ouverture béante, il sembla à Jonathan que la jument tendait désespérément le col en arrière.

Une force inconnue le poussa vers le train. La certitude que plus rien n'aurait de sens s'il ne se laissait guider, mener par le seul être qui avait pris de l'importance à ses yeux depuis sa mère, la femme qui l'avait initié et son second père. Sans se demander jusqu'où cela risquait de l'entraîner, il se dirigea à grandes enjambées vers un des wagons jaunes. Sur le marche-pied, il entendit un hennissement venant du fourgon où se hissaient Quinn et ses deux collègues.

L'été de 1914... Lorsque, sur un coup de cœur, Jonathan Pierce vole Salomé, la superbe jument noire qui vient de remporter le Grand Prix de La Nouvelle-Orléans, il ne sait pas encore que, pour échapper à ses poursuivants, il va devoir la mêler à une troupe de chevaux en route pour la France où s'annonce la Première Guerre mondiale... Le baron Balestrat de Montjay, envoyé aux États-Unis pour la remonte de la cavalerie française, ne se doute pas non plus qu'il pourrait tomber amoureux fou d'une jument, fût-elle exceptionnelle... Et il ne s'attend pas davantage à ce que la légitime propriétaire de Salomé, Abigaïl Cutter, orgueilleuse et jolie, petite-fille d'un milliardaire texan, soit prête à se rendre en enfer pour reconquérir son bien...

Et voici le quatuor — car il faut compter Salomé au nombre des premiers personnages de ce roman — sur le front, au cœur de la boucherie. Et voici ces deux hommes et cette femme tout d'abord étrangers et concurrents, qui apprennent à se connaître et à s'aimer, unis dans cette entreprise apparemment dérisoire dans le grand déferlement meurtrier : sauver un cheval...

Un cheval pour l'éternité est le plus surprenant des romans d'amour : une jument en est l'héroïne. L'action court et galope : on est emporté. Touché, ému, ravi.

Une histoire jamais racontée. Un grand bonheur de lecture.

Scénariste, adaptateur et dialoguiste de films (entre autres : **L'œil du Monocle**, **Le Monocle rit jaune** pour Georges Lautner) et de séries télévisées (**Sam et Sally**, **Secret diplomatique...**), Albert Kantof est aussi romancier. Son précédent roman, **Le Paria**, écrit en collaboration avec Denys de La Patellière, réalisé pour FR3 par celui-ci, a vu la première apparition à la télévision de Charles Aznavour dans un rôle dramatique.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

